

CELUI QUI AIME LES CHEVAUX



PHILIPPE GERAUDE

Philippe Géraude

Celui qui aime
les chevaux

© Philippe Géraude, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8004-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Référence photo ID 147677492 -© Wong Yien Keat



Chapitre 1 – Fou Sou

P'ing-yuen.

Premier jour du septième mois de la trente septième année de Tsin Shi Huang Di, jour ping-tse, 9 septembre 210 av. J.-C.

— Rendez-vous à Hien-yang avec mon cortège mortuaire et enterrez-moi là. Je vous confie, accompagnant ce courrier, le sceau de l'empire, ainsi que toutes les marques de l'autorité suprême. À compter de cet instant, vous êtes l'héritier du trône. Faites-en bon usage, conservez l'unité de l'empire.

L'homme qui vient d'écrire, assis derrière la table basse, sous la dictée de l'empereur, pose son pinceau dans son support. Il scelle, alors, le document avec application. Le sceau de l'empereur valide ainsi l'importance du décret. Il se relève et, aussitôt le Premier Ministre Li Se s'empare des papiers et des attributs impériaux.

— Le décret est prêt, auguste fils du ciel. Déclare-t-il. Un officier de confiance va pouvoir le transmettre à votre fils, le prince Fou Sou.

— Premier Ministre, veillez à ce que ce document arrive au plus vite, vous en répon...

L'homme s'interrompt soudainement, se prenant la tête entre les mains. Il se bouche les oreilles, et s'affaisse dans sa couche. La douleur se lit sur le visage torturé du monarque. Il reste ainsi, un long moment prostré, puis brusquement, se redresse en position demi-assise et hurle.

— Maudits, sortez tous. Sortez ! Vos jacassements m'irritent et m'assourdissent. Appelez mon médecin immédiatement.

Aussitôt, telle une fourmilière victime d'un coup de pied, les eunuques et domestiques présents s'éclipsent aussi discrètement et rapidement qu'ils le peuvent. Aucun ne songe même à murmurer un mot à son voisin en s'esquivant.

Les maux de l'empereur sont de plus en plus fréquents, parmi ceux-ci, une irritabilité à fleur de peau. En effet, depuis quelques mois, la santé de Tsin Shi Huang Di¹, empereur auguste de Qin² périclité. Hanté par l'immortalité, le souverain prend régulièrement des perles rouges de cinabre³ que son magicien personnel lui confectionne. Mais le mercure qu'elles contiennent l'intoxique.

Cruel destin pour un homme qui craint tant la mort, qui a réussi à survivre aux tentatives d'assassinat de ses ennemis et qui s'empoisonne lui-même.

L'Auguste a entrepris, en sa trente septième années de règne, d'entamer sa cinquième tournée d'inspection de l'empire. Malheureusement, depuis quelque temps, ses symptômes se sont majorés. Les acouphènes, l'irritabilité, les problèmes de rythme cardiaque ne cessent d'augmenter. Et, depuis quelques jours, son système immunitaire défaille. Ses médecins n'osent lui dire leurs craintes d'une issue fatale. Toutefois, Tsin Shi Huang Di, même terrorisé par une fin qu'il sent proche, garde à l'esprit l'avenir de l'empire. Il repense à cette pierre gravée⁴ où l'éclatement de son pays est annoncé. Non, ce n'est pas une fatalité, pour l'éviter, il doit rappeler son fils aîné. Bien sûr, il l'a exilé. Il n'avait pas à remettre en cause sa décision, lui renvoyer devant la cour son désaccord vis-à-vis des lettrés⁵ et ainsi s'opposer publiquement à un jugement du fils du ciel. Fou Sou avait bien compris les enjeux et les risques d'une telle décision. Il lui en a fait reproche, et lui Auguste, s'en est irrité et l'a exilé. Il l'a envoyé s'assurer que le général Mong T'ien s'acquitte bien dans sa tâche de construction de la muraille. Mong T'ien, Fou Sou, sans doute les seuls êtres sensés autour de lui, mais que leur probité et leur absence de calcul politique ont conduit à leur disgrâce.

— Les seuls qui ne me flattaient pas. Les seuls qui ne sont pas conduits par ambition, mais qui ont à cœur de consolider l'empire. Encore heureux que je ne les ai pas fait exécuter ou que je ne leur ai pas demandé de se suicider, se dit l'empereur. Le salut de mon œuvre dépend de leur retour.

Tsin Shi Huang Di est soutenu en position demi-assise par un empilement de coussins. Le Premier Ministre Li Se est resté près de lui. Il tient toujours le document en main. L'empereur porte son regard sur le décret. Ses yeux sont perdus dans le vague. Il lui faut un moment avant de se rendre compte que son médecin est à côté de lui, l'examinant d'un air assuré. Or, le praticien est perdu. Il ne sait plus comment traiter son patient. Le souffle est court, le rythme cardiaque irrégulier et de plus en plus fréquemment l'empereur est pris d'une forte toux. De plus, la sueur perle sur son front, signe d'une forte élévation de la température. Le médecin frictionne la poitrine de l'Auguste avec un onguent décongestionnant et lui fait boire un remède pour le cœur.

— Va !

D'un signe, l'empereur signifie son congé au médecin. Lorsque celui-ci a

disparu, Tsin Shi Huang Di se tourne vers le Premier Ministre qui n'a toujours pas bougé et reprend.

— Je ne suis entouré que d'incompétents. Mon magicien sera le premier à m'accompagner au tombeau. Il me promet six ans de vie par pilule. Or, je me meurs un peu plus chaque jour. Mes médecins suivront. Ils sont incapables de me soigner. Tous des incapables. Seul Fou Sou est clairvoyant. Il a le sens de l'état et n'a jamais cherché à me flatter. Avec l'aide du clan Mong T'ien, l'empire sera entre de bonnes mains. Pourquoi toi, mon premier conseiller, ne m'as-tu pas mis en garde lorsque je l'ai exilé ? Toi aussi, tu n'es qu'un courtisan qui est plus préoccupé par les avantages de sa charge que par le bien de l'empire.

— Majesté, répond le Premier Ministre en s'inclinant respectueusement, le poing droit en opposition à sa paume gauche. Ce n'est pas en courtisan que j'ai agi. Au contraire, si j'avais défendu votre fils et tenté de vous convaincre de ne pas l'exiler, je risquais de l'exposer un peu plus à votre colère. Et, peut-être, vous voir le condamner au suicide. Répondant, ainsi, favorablement aux sollicitations, qui n'auraient pas manqué d'émaner de certains courtisans aux obscurs desseins politiques. Au contraire, mon avis était qu'un exil serait plus profitable parce qu'il garantissait son maintien en vie. Et aujourd'hui, je ne peux que me féliciter de cette position. En effet, votre décret le désigne comme futur souverain et nous ne pouvons que nous en flatter.

— Hum ! Je t'accorde le bénéfice du doute. Maintenant, hâte-toi d'expédier ce message que tu as encore en mains et qui devrait déjà être parti. Je dois me reposer, j'en ai un grand besoin.

Li Se, s'incline et quitte la salle du trône en reculant, l'empereur s'est une nouvelle fois affaissé.

— Décidément, se dit le Premier Ministre, la fin est proche. Il va falloir prendre une décision sur le parti que je vais soutenir. Bien sûr, Fou Sou et le clan Mong T'ien sont la meilleure solution, mais ils sont loin. Tchao Kao et Hou Bai vont placer leurs pions sans tarder. Ces vautours n'attendent que la mort de l'empereur pour déployer leur complot. Moi-même, suis-je si honnête que je me pose ces questions ?

Le Premier Ministre n'a pas le temps de poursuivre plus longtemps ses pensées que Tchao Kao surgit devant lui au détour d'un couloir.

— Alors, Premier Ministre ? Comment trouvez-vous l'empereur ? Son état s'aggrave. Je crains que nous n'ayons un nouveau souverain bientôt. Le prince

Hou Bai est parti chasser et ne rentrera pas avant demain en fin de journée. Il m'a fait savoir qu'il aimerait partager le thé avec vous à son retour. Au fait, n'avez-vous pas un courrier à remettre au chef des attelages ?

— Ne serait-ce vous, mon cher Tchao Kao, que ce chef des attelages ?

— Bien sûr ! Et à ce titre, j'ai le devoir d'adresser le document à son destinataire.

— Pour l'instant, je le conserve. Je ne le ferai acheminer que plus tard.

— Bien entendu, mon cher Premier Ministre, nous en reparlerons ce soir. Attendre un peu est une sage décision.

Le Premier Ministre qui s'était arrêté pour répondre à l'eunuque reprend le chemin de sa chambre. Il a besoin de réfléchir, de penser à ces années d'obéissance, de soumission ou encore de crainte auprès de cet empereur tyrannique. Certes, mais qui lui a aussi conféré un rang élevé et du pouvoir. Tant d'années à tenir une position si ambivalente, entre fascination et mépris. Obéissance, devoir et révolte intérieure le taraudent. Mais son intérêt personnel, qu'en fait-il ? Peut-il s'accommoder d'une trahison ? Serait-ce une trahison, en fait... ?

Province de Shang Gi.

— Général, je vous félicite, l'empire peut dormir tranquille grâce à vous.

Mong T'ien s'incline, touché par le compliment. De taille moyenne, le général dispose d'un charisme qui le fait respecter de ses officiers et aimer de ses soldats. Ses yeux, d'un noir profond glacent son ennemi lorsqu'il plonge son regard avec haine. Mais, lorsqu'il s'adresse à ses hommes, ses yeux laissent transparaître son humanité. Il est intelligent, cultivé, à l'écoute, perspicace. Par contre, si c'est un stratège militaire hors pair, ses qualités en politique sont moins fines. C'est un homme de devoir et de fidélité. Devant lui se tient un prince pour lequel il éprouve une grande sympathie. Et, dont il a pu apprécier, depuis plus de deux années, les qualités. Tous deux œuvrent de concert pour stabiliser la frontière et consolider la grande muraille. Issu d'une des plus grandes familles de l'empire, il a vaincu les Tatars Hioung-nou, les rebelles du Ho-nan, mais aussi des barbares de pays voisins. Mong T'ien est certes disgracié par l'empereur, mais sa famille est puissante. Son frère, Mong Y, est garant de ses intérêts à la cour. De plus, n'a-t-il pas, sous ses ordres, trois cent mille hommes qui lui

vouent une obéissance aveugle ? Enfin, il est désormais le fidèle et estimé ami du prince héritier. L'empereur dans l'une de ses colères habituelles a écarté son fils de la cour. Mais c'est surtout parce que le fils du ciel ne pouvait perdre la face lorsque Fou Sou a désapprouvé publiquement l'exécution des lettrés. Tsin Shi Huang Di est paranoïaque, c'est évident. Malgré tout, il sait bien que son fils aîné est le seul à même de consolider l'empire. Son frère Houa Bai est trop jeune et malléable, et manque par trop d'intelligence et de sens politique pour poursuivre l'œuvre unificatrice de son père et pour consolider les bases d'un empire encore fragile. Il n'a pas l'envergure d'un monarque. Non, décidément, seul Fou Sou serait en capacité de faire des têtes noires⁶ un grand peuple et de renforcer l'unité de l'empire. L'empereur a plus de cinquante ans. Il vieillit et, malgré son obsession de ne pas mourir, y sera, comme tout un chacun, condamné. Cela deviendra alors, à n'en pas douter, l'heure du prince et, bien évidemment, par la même, la sienne.

— Vraiment, mon cher Mong T'ien, vous avez progressé encore plus vite que ce que nous avions prévu.

— Prince, je vous remercie de vos compliments. J'en suis honoré. Nous avons effectivement gagné cent cinquante li⁷ de plus que je ne le pensais. C'est une grande victoire pour moi. Les morts sont moins nombreux, l'augmentation des rations et une meilleure rotation des équipes me laissent entrevoir des perspectives d'amélioration des résultats tant en matière de construction qu'en nombre de vies humaines épargnées.

— C'est ce en quoi je diffère de mon père. C'est un grand stratège, un grand politique. Mais son obsession d'immortalité, sa quête de pouvoir absolu et sa méfiance envers tous le font s'écarter du chemin de la paix intérieure et le séparent tous les jours un peu plus de son peuple. Je ne regrette pas de lui avoir fait connaître mon opposition concernant la répression envers les lettrés, mais je suis maintenant éloigné de la cour. Je doute même de sa clairvoyance pour la succession.

— Je crois, prince, qu'il a tellement peur de sa mort qu'il n'a pu préparer quoi que ce soit. Ni par un décret ni verbalement à l'occasion d'un conseil présidé par Mong Y, mon frère. Celui-ci m'avertirait au plus vite si l'empereur était au plus mal. Dans son dernier courrier, il m'a informé que votre père était moins bien. Il pense qu'il faut vous préparer à rentrer bientôt à la cour.

— Je ne prendrai pas le risque d'y retourner si mon père ne me rappelle. Cela

pourrait aiguïser sa colère. Je préfère attendre encore.

— Si je peux me permettre, je vous conseille, de ne pas trop tergiverser. Mon frère m'a fait transmettre que depuis la sixième lune, votre père va de plus en plus mal. L'évocation de sa mort étant proscrite à la cour, personne n'en parle ouvertement devant lui, mais tous conviennent que rien n'est fait pour assurer sa succession. Je pense raisonnable de prendre les devants. Il faut partir rejoindre la cour.

— Vous avez sans doute raison. Mais je crains que l'empereur ne voie en mon retour qu'une nouvelle trahison. Il m'a exilé, lui seul peut décider de me rappeler.

— Et, pendant ce temps, tous les courtisans présents peuvent comploter et trouver un moyen de prendre votre place. Vous êtes l'héritier présomptif parce que vous êtes son fils aîné. Comme pour les combats que nous avons menés face aux Tatars et autres barbares, il faut user de stratégie. Les politiciens sont plus rusés et retors que les militaires en ce domaine.

— Merci, mon cher général. Je vais y réfléchir. Il me faut plus d'informations fiables en direction de la cour. Nous en reparlerons. Penchons-nous de nouveau sur notre tâche présente, l'avancée des travaux.

Le général, en homme d'action, est déçu de l'attentisme du Prince, mais il n'insiste pas. Il comprend les motivations de celui-ci. Les deux hommes reprennent les plans de constructions qu'ils avaient laissés de côté pour parler politique. Ils doivent encore programmer un passage difficile pour le mur et envisager une éventuelle riposte à l'attaque d'un village de paisibles paysans par les barbares du nord.

P'ing-yn.

Deuxième jour du septième mois de la trente septième année de Tsin Shi Huang Di, jour ping-tse, 10 septembre 210 av. J.-C.

—Ministre. Monsieur le Premier Ministre. Li Se, ouvre des yeux incrédules. Il est perdu, son sommeil était profond. L'homme qui vient de le tirer brusquement du monde des rêves semble très préoccupé. Très rapidement Li Se reprend ses esprits. Il reconnaît alors Wang Min, l'un des six eunuques de son conseil.

— Qu'y a-t-il Wang Min ? Dit-il en se relevant en position demi-assise.